



*Portraits d'artistes
émergents* pp.12-13

*La débandade des
universités françaises* p.6

**Vivacité virulente du
français québécois**
Un dictionnaire illustré en centrales



ORDRE DU JOUR DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE RÉGULIÈRE

ASSOCIATION ÉTUDIANTE DE L'UNIVERSITÉ MCGILL

Le 11 février, de 14h à 17h, à la **Salle Pollack**

Les étudiants doivent apporter leur identifiant McGill.

L'article 29.3 de la Constitution requiert la publication de l'ordre du jour dès que ce dernier est connu.

- 1.0 Appel à l'ordre
- 2.0 Adoption de l'ordre du jour
- 3.0 Annonces
- 4.0 *Rapport du comité exécutif*
- 5.0 *Ancien ordre*
- 6.0 *Nouvel ordre*
 - 6.1 États financiers de l'AEUM
 - 6.2 Nomination des vérificateurs pour l'année fiscale 2007-2008
 - 6.3 Motion re: Journée d'action
 - 6.4 Motion re: Priorités de l'AEUM
 - 6.5 Motion re: Services alimentaires
 - 6.6 Motion re: Bonne fête
- 7.0 Ajournement

Motions de l'assemblée générale régulière

Hiver 2008

Motion re: Journée d'action

Attendu que l'éducation post-secondaire au Québec est sévèrement sous-financée;

Attendu que la politique officielle de l'Association étudiante de l'Université McGill (AEUM) reconnaît que l'éducation est un droit et ne devrait comporter aucune barrière financière;

Attendu que la politique officielle de l'AEUM supporte également la création d'un système de garderies flexible pour accommoder les parents aux études;

Attendu que le 21 février 2008, les étudiants de toute la province se réuniront dans les rues de la ville de Québec pour réclamer un réinvestissement de qualité dans le domaine de l'éducation, l'élimination des frais de scolarité ainsi que l'instauration d'un programme flexible de garderies pour parents aux études;

Il est par conséquent résolu que l'AEUM endosse la journée d'action provinciale du 21 février à Québec et encourage ses membres à y participer;

Il est en outre résolu que l'AEUM coordonne le transport vers et au retour de Québec afin de faciliter la participation des étudiants de McGill à cette journée d'action.

Motion re: Priorités de l'AEUM

Attendu que le premier objectif de l'AEUM est de supporter les étudiants, ainsi que de maintenir et améliorer la qualité de la vie étudiante;

Attendu que les interactions entre l'AEUM et les étudiants se font principalement par l'entremise des clubs et des services;

Attendu que les clubs et les services sont une composante vitale de la vie étudiante;

Il est par conséquent résolu que l'obligation principale de l'AEUM soit de supporter les clubs et les services.

Motion re: Services alimentaires

Attendu que l'administration suit une politique explicite visant à consolider le contrôle des services alimentaires sur le campus, aux dépens de l'autodétermination des étudiants et du contrôle que ces derniers exercent sur les services en question;

Attendu que cette politique est en vigueur depuis 2000 et se manifeste par l'usurpation des services alimentaires contrôlés par les associations étudiantes dans la bibliothèque Redpath, la cafétéria Bronfman, le bâtiment des arts, le bâtiment de musique Strathcona, le bâtiment d'éducation, Chancellor Day Hall, le bâtiment de physique Rutherford ainsi que le café de la faculté de génie;

Attendu que cette politique de centralisation s'est poursuivie la session dernière, par l'empiètement des services auxiliaires de l'université sur la gestion du café d'architecture exercée par l'ASA;

Attendu que l'exemple du café d'architecture a démontré que les services gérés par les étudiants fournissent des choix alimentaires plus abordables, variés, durables et socialement responsables que les entreprises de services alimentaires comme Chartwells;

Attendu que l'appropriation par les services auxiliaires des cafétérias gérées par les étudiants a supprimé ce qui représentait autrefois une source de revenus pour les associations étudiantes, et a redirigé les services vers de grandes entreprises et l'administration de McGill;

Il est résolu que dans l'éventualité où les services auxiliaires tenteraient d'obtenir le contrôle de services gérés par des étudiants, l'AEUM intervienne afin de défendre le contrôle autonome de ces services par les étudiants;

Il est en outre résolu que l'AEUM joue un rôle actif dans la promotion de nouvelles initiatives et de nouveaux services gérés par des étudiants sur le campus, dans des lieux divers à l'extérieur du centre étudiant Shatner.

Motion re: Bonne fête

Attendu que Laura Meimari a 21 ans aujourd'hui, le 11 février 2008,

Attendu que c'est une fille super,

Il est résolu que tous les participants de l'assemblée générale lui chantent Joyeux Anniversaire.

NB: Le quorum pour une assemblée générale régulière ou spéciale est de cent (100) membres de l'Association provenant d'au moins quatre (4) facultés ou écoles différentes. Le quorum qualifié est deux pourcent (2%) des membres de l'association – 374. Un maximum de cinquante (50) membres d'une faculté ou d'école particulière sont comptés pour les fins du quorum.

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau B*24
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6784
Télécopieur : +1 514 398-8318

Rédactrice en chef

rec@delitfrancais.com
Laurence Martin

Nouvelles

nouvelles@delitfrancais.com
Chef de section

Zoé Gagnon-Paquin
Secrétaire de rédaction
Alexandre Duval

Arts&culture

artsculture@delitfrancais.com
Chef de section

Lawrence Monoson
Secrétaire de rédaction
Pierre-Olivier Brodeur

Société

societe@delitfrancais.com
Julie Rousseau

Coordonnateur de la production

production@delitfrancais.com
Mathieu Ménard

Coordonnateur visuel

visuel@delitfrancais.com
Vincent Bezault

Coordonnatrice de la correction

correction@delitfrancais.com
Cynthia Cloutier Marenger

Collaboration

Antoine Boudet, Vincent Beaudoin,
Laurence Bich-Carrière, Josh
Chapman, Vanaka Chhem-Kieth,
Catherine Côté-Ostiguy, Stéphanie
Dufresne, Guillaume Dutil, Charly
Feldman, Charles Larivée, Philippe
Joly, Marilou Richard, Mathieu Rouy,
Louis St-Aimé, Marguerite Tinawi.

Couverture

Vincent Bezault

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B*26
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6790
Télécopieur : +1 514 398-8318
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Boris Shedov

Gérance

Pierre Bouillon

Photocomposition

Mathieu Ménard

The McGill Daily • www.mcgilldaily.com

coordinating@mcgilldaily.com

Drew Nelles

Conseil d'administration de la Société des publications du Daily (SPD)

Sarah Colgrove, Jeremy Delman,
Daniel Langer, Alexandre de Lorimier
[chair@dailypublications.org],
Laurence Martin, Erika Meere, Drew
Nelles, Max Reed, PJ Vogt.

L'usage du masculin dans les pages du *Délit* vise à alléger le
texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la
Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la repro-
duction de ses articles originaux à condition d'en mentionner
la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les
droits avant été auparavant réservés, incluant les articles de la
CUP). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas
nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du *Délit*
n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît
dans ce journal.
Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimerie
Quebecor, Saint-Jean-sur-le-Richelieu (Québec).
Le Délit est membre fondateur de la Canadian University Press
(CUP) et du Carrefour international de la presse universitaire
francophone (CIPUF).

La langue de chez nous

campus



Laurence Martin

Le Délit

Êtes-vous souverainiste? Si vous mettez les pieds dans une province canadienne anglophone, vous aurez à coup sûr droit à la question. Vous venez du Québec, donc vous faites fort probablement partie de «cette race-là». Au Canada, la distance qui sépare les solitudes francophone et anglophone est parfois si grande qu'elle résulte en une incompréhension totale de leurs préoccupations respectives.

Outre les perceptions stéréotypées du type les «anglos» ne savent pas boire ou les «francos» ne sont pas très travailleurs, c'est surtout au niveau des enjeux politiques que les problèmes d'interprétation se font ressentir. Ainsi, les francophones du Québec «suceraient le sang» des autres provinces par leurs demandes abusives au fédéral et l'Alberta se retrouverait ainsi à payer pour la Belle Province. Aux yeux d'une majorité de Québécois, les habitants du reste du Canada –perçus comme fort peu différents «des maudits Américains», soit dit en passant- chercheraient à écraser le Québec. Reconnaissons seulement que la situation des deux solitudes pourrait être l'objet d'une réflexion plus poussée.

J'étais très enthousiasmée par la chronique d'Alexandre de Lorimier, publiée depuis l'automne dans le *McGill Daily*, qui se propose d'exposer à la communauté mcgilloise anglophone les enjeux francophones au Québec. *Seizing Solitude*, «saisir la solitude», serait l'occasion idéale de présenter de façon nuancée les ressorts complexes de la pensée québécoise en matière de langue et de culture.

Malheureusement, M. de Lorimier –et en particulier dans sa chronique de la semaine dernière intitulée *Une curieuse mémoire du français*- tient un discours stéréotypé et dépassé sur la situation de la langue au Québec.

Attention, les «anglos» arrivent!

À lire les propos du chroniqueur,

un «tsunami anglophone» menacerait Montréal. Son expression tient vraiment de la démesure. D'abord, la proportion d'Anglo-Québécois dans la province serait passée de 14,7% au début des années 1960 à moins de 10% aujourd'hui. L'émigration des jeunes anglophones vers d'autres grandes villes canadiennes com-



UN SAC DE NOEUDS

me Toronto ou Vancouver est d'ailleurs un enjeu très sérieux pour le Québec. Parler d'un raz-de-marée me semble donc exagéré et davantage causé par l'appartenance à la bulle mcgilloise. En effet, se retrouver en minorité linguistique sur le campus peut altérer considérablement notre perception de la situation du français dans la métropole.

La situation chez les immigrants n'est pas alarmante non plus. Dans le dernier recensement de Statistique Canada –auquel M. de Lorimier fait référence-, on notait une faible diminution du nombre de francophones (ceux dont la langue *maternelle* est le français) et du nombre d'anglophones au pays. Cette baisse serait due à une proportion grandissante d'allophones, soit ceux qui ne parlent aucune des deux langues officielles canadiennes à la maison. Mais, contrairement à ce que le chroniqueur avance, cela n'indique en rien une perte de vitesse du français dans la sphère publique au Québec. Les gens ont le droit de parler la langue de leur choix à la maison; ce qui importe, c'est celle qu'ils parlent au travail, à l'école, au restaurant...D'ailleurs, si l'on regarde la francisation des allophones, soit jusqu'à quel point ils utilisent le français plutôt que l'anglais dans leur vie de tous les jours, elle serait passée de 27% en 1971 à 46% en 2001.

Un nouveau discours

Je vous arrête tout de suite. L'idée ici n'est pas du tout de prôner un discours fédéraliste. Je ne suis pas encore décidée quant à la pertinence de faire l'indépendance à tout prix, mais j'y suis favorable. Je pense seulement qu'il faut adapter notre discours au contexte présent et cesser de jouer la carte du martyr. Si l'on se fie aux propos de M. de Lorimier, les francophones seraient encore les pauvres victimes et les anglophones seraient toujours les méchants colonisateurs. Encore une fois, cette image convenait en 1960, au début de la Révolution tranquille, mais le sort des francophones au Québec a changé de façon drastique au cours des cinquante dernières années. C'est vrai que la bataille linguistique fut très difficile et j'admire ceux qui l'ont menée.

Mais ce ne serait pas lui rendre justice que de prétendre –parce qu'Yvon Deschamps l'a dit- que le français au Québec va disparaître dans une génération.

Si M. de Lorimier veut dresser un portrait réel des ressorts complexes de la situation actuelle ainsi que de la pensée québécoise en matière de langue et de culture, il se doit donc de cesser de généraliser. ☉



Portrait du système universitaire français **Recommandez Suzuki: lui, il ne conduit pas!** **Êtes-vous déjà allés à Cuba si.** **l'opéra? Nous, oui.**

Ey tôle, ca te tent'ra-tu d'acrire pou *la dali frança?* y paraîtra qu'y leu
manque du monde qui save ben parler.

Insolite: spécial fesses à l'air

Voyager léger

L'agence de voyage allemande OssiUrlaub.de offre depuis la semaine dernière à ses clients la possibilité de voyager nu en avion lors d'une escapade entre Erfurt, une ville de l'est du pays, et Usedom, une petite île qui se trouve dans la mer Baltique. 55 passagers pourront prendre part au vol naturiste le 5 juillet prochain pour la modique somme de 499 euros. «J'aimerais vous dire que nous avons eu l'idée nous-mêmes, mais c'est un client qui l'a suggérée, a souligné l'administrateur en chef de l'entreprise, Enrico Hess. Il y avait un étrange manque à ce niveau dans le marché.» Bien que le régime national socialiste ait banni le naturisme en Allemagne lors de son accession au pouvoir en 1933, cette pratique est redevenue très populaire dans le pays suite à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Selon Hess, «il y a des hôtels [en Allemagne] où les clients peuvent aller complètement nus au restaurant ou dans les magasins. Pour ceux qui aiment le naturisme –pas que j'en fasse partie– ce n'est pas du tout étrange» (Reuters).

Imaginez si c'était vous

17 touristes russes qui profitaient de leurs vacances dans la ville de Yessentukiont en Russie ont eu une mauvaise surprise jeudi dernier lorsqu'une employée d'un centre de santé leur a injecté du peroxyde d'hydrogène dans le colon. Cette dernière, qui voulait procéder à un lavage d'intestins, s'est trompée entre l'eau et le peroxyde d'hydrogène puisque «les deux liquides se ressemblent énormément». Malheureusement pour les clients, ces deux substances ne partagent pas les mêmes propriétés chimiques: le peroxyde d'hydrogène sert généralement pour décolorer les cheveux ou comme désinfectant, et il est parfois utilisé –en forte concentration– pour propulser des fusées. S'il est ingéré ou inhalé, il peut causer des blessures graves et même entraîner la mort. Les 17 clients ont été envoyés à l'hôpital suite à l'incident et ils récupèrent maintenant de cette expérience qui a dû leur être particulièrement désagréable (Reuters).

Citation de la semaine

«Dans le Québec [actuel], selon Mario Dumont, tous les ponts menacent de s'effondrer. Cela amuse beaucoup les fonctionnaires du ministère des Transports, qui adorent voir des gens sans défense se faire écraser par des tonnes de béton. Sans oublier les hôpitaux, ces entrepôts à la 'soviétique' où les malades meurent comme des mouches, abandonnés dans des couloirs maculés d'excréments. Et comme si cela ne suffisait pas, les francophones n'osent plus se souhaiter 'joyeux Noël' de crainte d'indisposer les immigrants qui méprisent le sirop d'érable.»

Voici un extrait de la chronique de l'éditorialiste Jean-Simon Gagné, publiée dans *Le Soleil* de dimanche dernier. Gagné réagit ainsi aux déclarations faites par Mario Dumont jeudi dernier devant les membres de la Chambre de commerce et d'industrie de Saint-Jérôme concernant la réforme scolaire. Selon le chef de l'Action démocratique, «il y a aujourd'hui des mots complètement tabous dans le système d'éducation québécois, comme la culture de l'effort, l'excellence, la rigueur, la discipline». L'éditorialiste du *Soleil* croit toutefois que Dumont tente de propager ses «fantasmes apocalyptiques».

En trois vitesses

en hausse

LE TABARNAK

En plus de la poutine et de Céline Dion, nous pouvons maintenant compter sur une danse bien de chez nous, un groove sur un pied dénommé «Le Tabarnak», pour aider le Québec à rayonner à l'échelle internationale. Propulsé par une chanson du même nom signée Les 200, un collectif de rap montréalais, le Tabarnak commence à devenir populaire hors de la province grâce à YouTube (www.letabarnak.tv).

au neutre

LE RESPECT DU FRANÇAIS

La multinationale Apple a irrité plusieurs consommateurs québécois en présentant sur la section française de son site Internet une publicité entièrement en anglais pour promouvoir le MacBook Air, «le portable le plus mince au monde». L'organisme québécois Impératif français s'est indigné: «Ce qui est mince, chez Apple [...], c'est le respect de l'identité et de la différence québécoise».

en baisse

LES HÔPITAUX FINLANDAIS

Un patient de l'hôpital de la Carélie du Nord, en Finlande, a perdu l'appétit lundi dernier lorsqu'un employé lui a servi par erreur une assiette de légumes couronnée par une tête de souris. Sakari Kela, w en chef de l'établissement, croit que la tête du rongeur provient d'un sac de légumes de la Belgique et que le «reste du corps pourrait maintenant se trouver n'importe où en Europe» (Reuters).

Politiquement vôtre

Charles Larivée

LA VICTOIRE ÉCRASANTE DE Barack Obama du samedi 26 janvier dernier en Caroline du Sud –il a obtenu 55% des suffrages alors qu'Hillary a reçu 27% des voix– démontre que sa campagne est loin d'être terminée, malgré le retard qu'il affiche par rapport à la sénatrice de l'État de New York. Deux importants acteurs au sein du Parti démocrate se sont d'ailleurs rangés derrière lui la semaine dernière: nuls autres que Caroline et Edward Kennedy. Ces deux appuis de taille, ajoutés aux nombreux sénateurs et personnalités publiques qui le soutiennent, joueront certainement un rôle clé.

Dans quelques heures, ce sont 2084 des 4049 délégués qui seront répartis entre Barack et Hillary. Parmi les gros États qui participent à ce «super mardi», on note entre autres ceux de la Californie, de New York et du New Jersey. Dans un sondage effectué par le *Washington Post* et ABC News jeudi et vendredi, Clinton récoltait 47% des appuis au niveau national comparativement à 43% pour Obama, avec une marge d'erreur de quatre points. Les résultats de ce soir s'annoncent donc très serrés, et bien sûr déterminants, pour les deux têtes d'affiche.

Nous avons constaté après la primaire de samedi dernier que non seulement les électeurs noirs avaient voté massivement pour Obama, mais qu'il avait également obtenu l'appui de 50% des Blancs âgés de 18 à 29 ans. Il semble donc que, contrairement à sa rivale new-yorkaise, le sénateur de l'Illinois rejoint davantage les jeunes. Après de dures épreuves

Hillary ou Barack?

de jeunesse, Obama semble comprendre cette génération mieux que quiconque. Il apporte de l'espoir à des jeunes désillusionnés et inconfortables avec les positions que leur pays a prises durant les années Bush.

Barack Obama se distingue aussi d'Hillary par son opposition à la guerre en Irak. Certes, Mme Clinton est aujourd'hui contre cette intervention. Cependant, lors du vote au Congrès en 2003, elle avait voté en faveur de son déclenchement, ce qui semble conférer un certain avantage à Obama lorsqu'il s'agit de rallier les opposants de la première heure à la présence américaine en Irak.

J'ai beaucoup de respect pour Hillary. Son parcours politique –en commençant par son discours au Wellesley College en 1969, dans lequel elle a énoncé sa forte opposition à la guerre du Vietnam, jusqu'à sa brillante carrière au Sénat– nous démontre qu'elle est une femme déterminée et intelligente. Cependant, il vient un temps où l'on se doit de passer le flambeau.

Le jeune sénateur de l'Illinois, quant à lui, diplômé de Columbia en science politique et de Harvard en droit, s'est dévoué pendant plusieurs années à la cause des jeunes et des démunis à Chicago, sa ville adoptive. Le clan Clinton lui reproche souvent son manque d'expérience en politique, mais je trouve que huit ans au Sénat de l'Illinois et trois ans au Sénat américain, ce n'est pas si mal. Les positions politiques d'Obama sont fort intéressantes. Il veut notamment élargir la couverture gouvernementale du système de santé à



tous les enfants, offrir aux immigrants illégaux une «voie vers la citoyenneté» et, sur le plan économique, il prône plusieurs méthodes pour assurer une mobilité ascendante, un libre marché dynamique, de l'innovation entrepreneuriale, ainsi qu'une plus grande place pour les programmes sociaux.

En outre, je pense qu'une grande majorité d'Américains pourrait compter sur lui pour rétablir un certain équilibre au sein de leur société. Car, bien que le dynamisme économique de nos voisins du sud soit impressionnant, le creux qui sépare les très riches des très pauvres s'élargit de jour en jour. Et, à mon avis, les questions économiques auront une importance capitale lors des débats entre le candidat à la présidence démocrate et le candidat républicain, à cause de la récente menace de récession –cadeau de départ de George W. Bush. Espérons qu'Obama aura lui aussi l'audace de prononcer ces mots à l'intention de son adversaire républicain: «It's the economy, stupid».



Recycler davantage, mais polluer plus

Dix ans après l'implantation de sa politique de gestion des matières résiduelles, le Québec est toujours le plus grand producteur mondial de déchets.

national



Philippe Joly
Le Délit

C'est cette année qu'arrive à terme la Politique québécoise de gestion des matières résiduelles 1998-2008 (PQGMR) mise en place par le gouvernement du Québec il y a dix ans afin d'augmenter significativement la proportion de matières résiduelles récupérées. Constat d'échec: bien qu'une plus grande part de nos biens de consommation soit maintenant récupérée, l'empreinte écologique des Québécois en matière d'enfouissement ne cesse de croître.

Objectifs et constat d'échec

La précédente politique devait fixer à 65% en 2008 le taux de valorisation des

matières résiduelles au Québec. Alors qu'en 1998 cette proportion était de 42%, elle n'atteignait que 52% en 2006. La marche demeurait donc haute pour atteindre les objectifs de la PQGMR.

Cependant, le problème majeur de l'approche gouvernementale ne se reflète pas que dans la proportion de matières récupérées, mais également dans la quantité absolue de biens de consommation qu'il faut traiter. Comme le notait Jérôme Normand, directeur général d'Environnement Jeunesse, si la proportion de matières valorisables récupérées a augmenté de 10% en dix ans, «la quantité totale de matières résiduelles générée est, pour sa part, passée de 8,89 mégatonnes à 12,95 mégatonnes pour la même période».

Le Québec conserve donc le triste titre de plus grand producteur mondial de poubelles avec un taux alarmant d'environ 1,7 tonne de matières résiduelles par habitant par année.

Les 3R-V, supérieurs hiérarchiques

La source de cette apparente incohérence réside dans l'application imparfaite, à l'intérieur de la PQGMR, du principe des 3R-V: Réduire, Réemployer, Recycler et Valoriser. En d'autres termes, c'est la réduction à la source qui a été gravement ignorée par la PQGMR. Or, le principe 3 des R-V est le premier et le plus important; une vraie réduction des déchets québécois ne peut s'en passer.

Pistes de solution

C'est avec ce constat en tête que se tiendront le mois prochain à Québec les Consultations particulières sur la gestion des matières résiduelles, organisées par la Commission des transports et de l'environnement. Des groupes écologistes, des institutions, des municipalités et des entreprises présenteront aux parlementaires des propositions pour l'élaboration d'une nouvelle politique gouvernementale de gestion des matières résiduelles. Les groupes écologistes songent à mettre de l'avant des cibles absolues de réduction de la quantité de déchets produits à l'aide, entre autres, de mesures pour lutter contre le

suremballage. De plus, on recommanderait une gestion particulière des matières putrescibles — première cause de la formation de biogaz dans les sites d'enfouissement qui libèrent du lixiviat, liquide résiduel provenant de la percolation de l'eau à travers les déchets. Le lixiviat est susceptible de contaminer les eaux souterraines et de surface. La consignation —qu'il s'agisse des bouteilles de vin ou des résidus domestiques dangereux— serait aussi encouragée. Finalement, le mouvement écologiste viserait à diffuser et implanter le principe du «cycle de vie», selon lequel on doit tenir compte de toute la durée de vie utile d'un produit, de sa fabrication à son élimination. Selon ce principe, les coûts de revalorisation ou d'élimination d'un produit seraient partagés entre le consommateur et le producteur.

La PQGMR a surtout le défaut de se centrer essentiellement sur les sphères administrative et politique. Au bout du compte, les gestes individuels demeurent le plus souvent exclus de toute législation, alors que la sensibilisation et l'éducation publiques relatives à l'environnement devraient demeurer les éléments clés de pareilles entreprises. ☉



Pour passer une annonce
3480 rue McTavish, B-26 courriel : daily@ssmu.mcgill.ca
téléphone: 514-398-6790

Les frais
Étudiants et employés de McGill : 6,25\$/jour; ou 5,75\$/jour pour 3 jours et plus.
Grand public : 7,60\$/jour; ou 6,50\$/jour pour 3 jours et plus. Inklus : boîte, texte gras et taxes (TPS et TVQ). Minimum 38\$. Les annonces Objets trouvés sont gratuites.

Catégories
Logements, déménagement, emplois, services, à vendre, personnelles, cours, & plus

Logement

APPARTEMENTS CENTRE-VILLE

1 1/2, 2 1/2, 3 1/2 spacieux, RÉNOVÉS, chauffés, haut chaude, poêle/frigo, grand balcon, planchers en bois dur, salle de lavage.

• 514-499-3455 www.cogir.net

PLACE ELGIN

1110 Dr. Penfield, 3 1/2 et 4/2. Vue du centre-ville, rénové, tout inclus, restaurant Subway, portier 24 heures, piscine intérieure et plus.

• 514-286-9191 • www.cogir.net

MCGILL GHETTO-BARCELONA

3465, Hutchison - 3455 Durocher. 3 1/2 Spacieux. Chauffé, eau chaude, poêle/frigo, grand balcon. Piscine. Salle de lavage. Rénové, plancher en bois dur.

• 514-708-7971 www.cogir.net

Avis

AVEZ-VOUS EU "UN Oeil PARESSEUX" depuis l'enfance? La recherche de vision de McGill recherche des participants d'étude. Veuillez appeler ou contacter par courriel

Dr. Ben Thompson • 514.934.1934 x35307
• mcgillvisionresearch@gmail.com

Emploi

ÉCOLE DES MAÎTRES

Cours de service au bar et service aux tables.
Rabais étudiant, service de placement.

514-849-2828

www.Bartend.ca

(l'inscription en ligne est possible)

Désirez-vous poser une question à 19 000 étudiants?
Avez-vous des idées pour l'Association étudiante de
l'Université McGill ?

C'est votre chance!
Soumettez un référendum étudiant!

**Demandez une question
RÉFÉRENDAIRE!**

Visitez le bureau d'Élections McGill ([Shatner 405](http://Shatner405)) ou
www.electionsmcgill.ca pour obtenir une pétition pour un
référendum étudiant.

Toutes les pétitions doivent être remises
d'ici le 15 février à 12h.

Toute question doit être approuvée
par le Chief Returning Officer (CRO)
avant que les signatures ne soient
recueillies.

**elections
mcgill**

Centre Universitaire William Shatner # 405
514-398-6474
contact@electionsmcgill.ca

**Amour, haine, vengeance.
Et bien plus.
Numéro spécial «histoire de coeurs»
la semaine prochaine.**

McGill devrait exiger la connaissance du français

courrier des lecteurs



Cela m'a beaucoup plu de lire votre article du 29 janvier abordant la question du bilinguisme à l'Université McGill. Ça fait déjà cinq ans que j'ai fini mes études de 1er cycle (BA allemand/langues et littératures classiques) à McGill. Je suis Américain, d'origine californienne, et bien que j'avais étudié le français en Californie, rien ne m'avait préparé au grand défi que représentait celui de m'acclimater à la langue telle qu'elle est parlée et vécue au Québec -et tout cela dans une université anglophone.

La plupart de mes cours, lectures et conférences étaient évidemment tenus en anglais, mais je trouvais très important de m'efforcer d'apprendre la langue qui se trouvait près de moi, juste au-delà des portes Roddick. Le fait que bon nombre des étudiants canadiens venant d'autres provinces que le Québec ne pouvaient pas parler français m'avait beaucoup surpris. Surtout que tout le monde me disait que l'on devait l'apprendre dans chaque école au Canada.

Je ne veux pas dire avec cette lettre que McGill devrait devenir une institution francophone; le Québec possède déjà des universités et des collèges dont la langue d'enseignement est et restera le français. Mais je souhaiterais que

plus d'étudiants voient qu'il existe un monde très profond et très inconnu hors du ghetto, inconnu parce que ces Canadiens ne possèdent pas une maîtrise suffisante du français.

Exiger au préalable une connaissance de base du français comme condition d'admission signifierait que l'Université McGill se voit vraiment comme une institution à la fois canadienne et québécoise. Tout en demeurant anglophone, elle démontrerait une ouverture face aux deux langues officielles du pays et, notamment, une ouverture à la langue maternelle de la majorité des Québécois.

Je peux dire que, pour moi-même, la connaissance du français, ainsi que l'opportunité d'approfondir mes connaissances de cette merveilleuse et riche langue durant mes études, ont permis de mieux réaliser toutes mes études ainsi que de mieux les situer dans le contexte du Québec contemporain où je me trouvais. Que cette petite épître donne de l'encouragement aux étudiants qui luttent pour une plus grande reconnaissance du français dans leur université. ☉

Frère Christopher Sprecher
BA 2003
Monastère-de-Saint-Jean
Manton, Californie, États-Unis

En France, ne réforme pas qui veut

Le gouvernement choisi par Nicolas Sarkozy réforme en profondeur le système universitaire français. Non sans heurts...

Antoine Boudet

Le Délit – correspondant en France

international



«**N**on à une université au rabais!, criait-on à la manifestation nationale du 24 janvier dernier à Paris.» On y trouvait des étudiants aux côtés des fonctionnaires, réunis pour protester contre les récentes réductions de postes dans l'enseignement universitaire. Une fin d'année 2007 marquée par des blocages d'universités monstres, un prix Nobel fraîchement nommé qui s'oppose aux déclarations du président Nicolas Sarkozy sur la finalité de la recherche, une ministre malmenée forcée au dialogue: alors même que commencent à s'appliquer en France les premières dispositions de la loi relative aux libertés et responsabilités des universités (LRU), les changements de grande ampleur voulus par le nouveau gouvernement provoquent inquiétudes et contestations.

L'univers étudiant universitaire cristallise un malaise général, en particulier depuis la gigantesque mobilisation de 2005 contre un nouveau contrat de travail qui a poussé des millions de jeunes à manifester. La loi LRU est la goutte qui fait déborder le vase. Le texte de loi, d'inspiration libérale, provoque la colère d'un monde étudiant de gauche, colère habilement relayée par les syndicats étudiants puis par les politiciens, qui y voient un moyen percutant de s'opposer au président Sarkozy.

L'entrée obligatoire au Conseil d'administration d'acteurs de la vie économique soulève la question du pouvoir de l'entreprise au sein du monde universitaire.

Mi-octobre 2007, sentant le moment venu, le principal syndicat étudiant français, l'Union nationale des étudiants de France (l'UNEF) appelle à une révision de la loi. L'argument principal est alors le pouvoir jugé «hégémonique» donné aux présidents d'université, qui ferait même craindre à certains une «féodalisation» de l'université. Le gouvernement Sarkozy refuse pourtant de discuter d'une loi «déjà inscrite dans le marbre» et qualifie de «manipulation» la collaboration entre 10 étudiants et les groupes idéologiques anti-sarkozy.

Alors que l'extrême-gauche appelle déjà à l'abrogation de la loi, les piquets de grève commencent le 12 novembre à succéder aux manifestations, et la contestation se nationalise. On voit soudain les pontes



La Sorbonne, Université Paris-IV: des luttes, elle en a vu d'autres...

Antoine Boudet / Le Délit

du Parti socialiste dénigrer violemment le texte à la télévision, critiquant la «précarité du personnel» qu'il instaure et évoquant le spectre d'une «université soumise à l'entreprise». Le 27 novembre, alors que 45 universités sont bloquées au plus fort de la crise, la ministre annonce des mesures qui satisfont une partie des étudiants; le 29, le président Sarkozy promet de débloquer «cinq milliards d'euros en cinq ans» pour l'université.

Généalogie du conflit

Si tout le monde s'accorde sur la nécessité du changement, le passage à l'acte s'est révélé autrement plus compliqué. Priorité déclarée du gouvernement formé par Nicolas Sarkozy, la réforme de l'enseignement supérieur a été menée tambour battant dès les premiers jours de son mandat. Début juillet 2007, le projet de loi est ficelé; un mois plus tard, le 11 août, la loi est votée en procédure d'urgence devant une assemblée relativement vide. La réaction étudiante se fera attendre plus de deux mois.

Certaines mesures proposées font relativement consensus: création de centres d'orientation dans les universités, mise en place d'une aide nouvelle pour les étudiants en licence. Mais la loi renforce aussi énormément les pouvoirs du président de l'université, lui conférant notamment toute autorité sur les formations dispensées et la gestion du personnel. L'entrée obligatoire au Conseil d'administration d'acteurs de la vie économique soulève la question du pouvoir de l'entreprise au sein du monde universitaire; et les nouvelles libertés accordées aux établissements (possibilité de passer des accords de financement et de prendre possession des bâtiments) sont vues par certains comme l'institution d'un système universitaire à deux vitesses: certaines universités prestigieuses seraient plus à même de signer des contrats fructueux avec des entreprises que d'autres établissements qui, isolés, péricliteraient.

Une réforme dans la douleur

La mauvaise gestion de la controverse par la ministre de l'Enseignement supérieur, Valérie Pécresse, a empiré les choses. Après le vote de la loi au beau milieu des vacances universitaires, le gouvernement a refusé toute discussion malgré une grogne montante et une demande générale de moyens. Il a fallu que la contestation culmine en un blocage généralisé par des piquets de grève dans 45 universités pour que le gouvernement lâche du lest et annonce, le 27 novembre, de nouveaux crédits pour l'université, ce qui a définitivement déminé le terrain. Les mesures de la loi LRU s'appliqueront désormais progressivement en 2008, avec à terme la possibilité pour les universités de devenir autonomes dans cinq ans.

Un système bancal

Scindé entre «grandes écoles» et universités, le système d'éducation supérieure français est de nature à donner un mal de tête à toute personne non scolarisée dans l'Hexagone. L'université, institution de masse, absorbe les deux tiers des étudiants français. Elle donne accès à un grand nombre de formations sur un modèle de diplômes semblable au système canadien. La licence, qui correspond au baccalauréat américain, est obtenue en trois ans, le master en cinq, pour des frais d'inscription minimes: 162 euros, soit 240 CAD par an, les trois premières années.

Prochaine étape: la recherche

L'étape de la loi LRU franchie, le président Nicolas Sarkozy a maintenant l'ambition de réformer le système de recherche français, dont le noyau est le Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), lequel fixe les projets de recherche ayant lieu en France. Attaquant de front cette structure lors d'un discours de félicitations au français Albert Fert, gagnant du prix Nobel de physique 2007, Sarkozy s'est le lendemain mérité une répartition du scientifique. [NDLR: voir l'entrevue ci-contre]. D'ailleurs, la majorité de la communauté des chercheurs semble hostile au projet du président. ⊙

Qu'en pensez-vous, Albert Fert?

entretien



Le Délit a recueilli les réflexions d'Albert Fert, scientifique français ayant reçu le prix Nobel de physique 2007 et membre d'une commission de suivi sur la loi LRU.

Le Délit (LD): M. Fert, croyez-vous que la recherche française soit confrontée à un problème de fond ?

Albert Fert (AF): Je ne pense pas que la structure fondamentale soit en cause. Le système [actuel] produit une recherche de qualité, coordonnée au niveau national par un CNRS qui fixe efficacement une stratégie à long terme et gérée au quotidien par l'Agence nationale pour la Recherche (ANR) qui prend des décisions plus immédiates.

L'université fonctionne en bonne articulation avec le monde de la recherche via les «unités mixtes» [NDLR: Il s'agit d'unités de recherche qui rassemblent des universitaires et des chercheurs du CNRS. Elles sont très courantes]. Supprimer le CNRS pour fragmenter la recherche française en instituts privés ou laisser toute l'initiative aux universités, comme l'avait suggéré Nicolas Sarkozy, me semble une très mauvaise idée. Je m'y suis d'ailleurs opposé publiquement.

LD: La loi LRU est perçue par certains comme instituant un système universitaire à deux vitesses. Y voyez-vous un risque réel ?

AF: Je ne relaie pas ces inquiétudes. Les universités françaises ont, comme dans tout pays, une évolution, un confort et une visibilité variés. Il est par contre vrai que certaines sont, aujourd'hui, dans un état assez pauvre. Je ne crois pas que la loi fasse empirer la situation.

LD: Le rôle de l'entreprise dans l'université française, toujours limité, est cependant accru par la loi. Se dirige-t-on vers une déresponsabilisation de l'État ?

AF: Il faut admettre les besoins de la société, dont les besoins économiques. L'essentiel est d'établir une réelle stratégie de formation mêlant des acteurs universitaires et privés. Mon expérience à la tête d'un laboratoire de recherche mixte CNRS-Thalès m'a convaincu de l'intérêt de tels partenariats [NDLR: Thalès est une grande société d'électronique industrielle].

Concernant la recherche scientifique, je suis cependant convaincu que la science ne peut se borner à satisfaire les besoins immédiats de la société ou à explorer les thèmes à la mode. J'ai plaidé, avec d'autres chercheurs, auprès du président Sarkozy pour que l'État finance plus les projets à risque ou sans application imminente; j'espère avoir été entendu. ⊙

-Propos recueillis par Antoine Boudet.

Suzuki en personne, une dernière fois

L'écologiste vancouverois lance un cri du cœur pour un développement durable et demande aux jeunes de se mobiliser.

campus

Louis St-Aimé
Le Délit

«**R**egarder en arrière pour mieux avancer» était le thème du Colloque annuel sur le monde des affaires et de la durabilité de l'environnement, qui battait son plein sur le campus du 31 janvier au 3 février. Jeudi soir dernier, David Suzuki, généticien, biologiste, écologiste vedette et vulgarisateur scientifique canadien par excellence, a présenté le discours d'ouverture de cette conférence organisée conjointement par la Faculté de gestion de McGill et le groupe d'initiative étudiante Sustainable Campus Durable. Lors de cette occasion, il a annoncé que McGill risquait d'être son dernier déplacement d'«affaires», puisqu'il compte faire ses futures présentations par téléconférence, afin de réduire son empreinte écologique liée au transport.

Suzuki a débuté son discours en rappelant à son audience qu'elle se trouvait en territoire mohawk. «Nos seuls guides et références [en matière d'environnement] sont de connaître notre histoire, mais à notre péril, on l'ignore. [...] Nos actions, aujourd'hui, détermineront

si l'humanité réussira à survivre en tant qu'espèce», a-t-il poursuivi en rappelant que les humains sont la seule espèce dotée de l'avantage évolutif de la prévoyance. «Encore faudrait-il s'en servir», a-t-il souligné.

«Les humains extirpent trop de ressources de la nature et y mettent trop de déchets. Et la régulation [par la législation] ne pourra pas être efficace tant que l'on ne connaîtra pas beaucoup mieux les enjeux et les dangers de nos activités», a-t-il dit en mentionnant à titre d'exemple les CFC, qui ont fait d'énormes ravages à la couche d'ozone avant que l'on ne s'aperçoive du danger qu'ils constituaient. M. Suzuki a également mis son auditoire en garde contre les aliments génétiquement modifiés (OGM): «Retenez bien ceci: personne ne sait quels seront les effets des cultures OGM, mais vous pouvez être *damn sure* qu'il y aura des effets négatifs inattendus».

Dans l'esprit de David Suzuki, les humains et l'environnement ne font qu'un: «Nos poumons comptent 300 millions d'alvéoles —dont la surface totale est égale à celle d'un terrain de tennis— qui assurent les transferts gazeux avec l'atmosphère. [...] Est-ce intelligent de nous servir de l'atmosphère comme d'un dépotoir alors

que nous sommes l'air? Ce que l'on fait à l'air, on le fait à nous-mêmes». Il a ensuite enchaîné avec un raisonnement analogue au sujet de la pollution de l'eau: «Le corps humain est composé d'eau à 60 p. cent. [...] Ce que l'on fait à l'eau, on le fait aussi à nous-mêmes».

Le point focal de sa critique est demeuré le système capitaliste parce que ce système prône la croissance avant tout et place l'économie devant l'écologie: «C'est plutôt l'économie que l'on devrait traiter comme un sous-domaine de l'écologie, puisque notre survie dépend directement des ressources de la planète». En ce sens, il accuse l'élite dirigeante d'immobilisme, de malhonnêteté et de négligence criminelle. «On usurpe le legs de nos enfants et petits-enfants. [...] On doit adopter le dur chemin qui mènera au changement», a-t-il imploré.

S'adressant spécifiquement aux jeunes, il a conclu sur cette exhortation: «Jetez vos leaders en prison, car je crois qu'ils sont criminellement responsables. Vous êtes en droit d'exiger que quelque chose soit fait pour assurer votre avenir», a-t-il tonné sous les applaudissements des spectateurs.

Ces mots ont galvanisé nombre de McGilllois, dont Lili Eskinazi, étudiante au baccalauréat en IDS, qui estime: «[M. Suzuki] a frappé de plein fouet le discours économiste. Que diable vaut un PIB comme indicateur s'il ne peut démontrer le lien di-



Suzuki, en territoire mohawk.

Josh Chapman / McGill Daily

rect entre la croissance économique et la croissance de la souffrance humaine et le risque de catastrophe environnementale?». Eskinazi a poursuivi en remerciant chaleureusement l'écologiste parce qu'il «s'exprime enfin

contre un système économique hégémonique que l'on traite comme une doctrine religieuse plutôt que comme un modèle construit pour servir spécifiquement les plans de dirigeants avides de *cash* et de pouvoir». ☉

À étudiants verts, campus verts? Attendez un peu...

Des étudiants de partout au Québec se sont rassemblés pour faire avancer le développement durable sur les campus universitaires. Tant bien que mal.

campus

Stéphanie Dufresne
Le Délit

Le campus de McGill a été l'hôte du 31 janvier au 3 février du cinquième Colloque québécois sur les campus durables, entièrement organisé par des étudiants. Les participants à l'événement interuniversitaire étaient invités à échanger sous le thème de «l'expansion des communautés».

Pour les organisateurs de l'édition 2008, le fait de tenir le colloque dans les

locaux de McGill était en soi un moyen d'y promouvoir le développement durable. «C'est une manière fantastique de créer des liens avec les autres étudiants et les autres universités», explique Nadya Wilkinson, coordonnatrice de l'événement avec Trevor Chow-Fraser. «C'était aussi une bonne façon de laisser savoir à l'administration de McGill que les étudiants se préoccupent de ses impacts environnementaux et sociaux», ajoute-t-elle.

Car en termes de développement durable, l'Université McGill ne fait pas toujours bonne figure. Bien qu'une politique environnementale existe depuis 2001, d'aucuns affirment que beaucoup reste à faire afin de la mettre en pratique. Selon Derina Man, commissaire à l'environnement de l'Association étudiante de l'Université McGill (AÉUM), la politique dont s'est dotée McGill est fort pertinente, mais les faits démontrent malheureusement qu'elle n'a pas été appliquée sur de nombreux plans.

Comme preuve, Derina Man cite l'évaluation de la performance environnementale de McGill effectuée l'automne dernier par des étudiants dans le cadre du cours ENVR 401. «Par exemple, précise-t-elle, bien qu'on

utilise maintenant du papier recyclé à McGill, rien n'a changé quant à la quantité de papier consommée. À bien des égards, on fait les choses à moitié.»

Lynne Champoux-Williams, conseillère au Conseil de l'AÉUM et présidente du Parti Vert McGill, tient le même discours. Selon elle, cette situation est imputable en grande partie au manque de volonté et de ressources attribuées par l'université au développement durable. «La politique environnementale a été mise dans les mains d'une instance qui manque de pouvoir», déplore-t-elle.

Autant Nadya Wilkinson, Derina Man que Lynne Champoux-Williams voient une piste de solution dans la conscientisation. «Il faut diffuser l'information et éduquer à tous les niveaux, affirme cette dernière. Autant les étudiants que les employés et l'administration doivent être impliqués.» «On a assez parlé, il faut de l'action!», ajoute Derina Man.

Il semble malgré tout y avoir chez l'administration une certaine volonté de changer. Cet automne, McGill a engagé un directeur de la durabilité, Dennis Fortune, qui semble déterminé à faire bouger les choses. De plus, l'administration a envoyé Jana Luker,

directrice exécutive aux services étudiants, comme observatrice au colloque.

Innovation et tradition

La version mcgilloise du colloque était la première à promouvoir officiellement le bilinguisme —notamment par le biais d'un service de traduction simultanée lors des conférences et ateliers, dans le but avoué de favoriser un rapprochement entre anglophones et francophones. «Ce fut une réussite totale!, s'exclame Mabel Fuford, responsable du service de traduction. Nous avons eu de nombreux commentaires positifs de la part des participants francophones. Ils ont énormément apprécié que ce service leur soit offert sans même qu'ils aient à le demander.»

Le colloque s'inscrit dans la lignée de la campagne des campus durables, initiée par la Coalition Jeunesse Sierra. Cette campagne vise à donner aux étudiants des outils afin d'améliorer les pratiques dans les domaines sociaux, écologiques et économiques. À terme, l'objectif est d'intégrer le développement durable à tous les niveaux de l'université, de l'enseignement dans les salles de classe à la gestion même des établissements. ☉

Laisser parler Cobain

Avec *Kurt Cobain: About A Son*, AJ Schnack nous propose de voir et d'entendre le monde à travers les yeux et les oreilles du défunt rockeur.

cinéma

Mathieu Rouy
Le Délit

Celui qui fut la voix de toute une génération a laissé derrière lui une image de poète tourmenté, indissociable des abus de drogue et de la hargne qui l'habitait. Mais ceci représente-t-il vraiment l'homme qui a toujours été réservé face à une machine médiatique pour laquelle il avait l'aversion la plus totale? Ce n'est pas l'avis de AJ Schnack, qui a voulu donner la parole au principal intéressé.

Kurt Cobain: About A Son tire son origine de 25 heures d'enregistrements audio réalisés entre 1992 et 1993 par le journaliste Michael Azerrad. Ils ont servi de base à son livre *Come As You Are: The Story of Nirvana* et n'avaient jamais encore été entendus. Plus proche d'une autobiographie que d'un documentaire au sens conventionnel du terme, l'expérience cinématographique que nous présente Schnack permet une intimité sans précédent avec l'artiste.

L'approche particulière de ce long-métrage, tourné entièrement sur du film 35 mm, permet de réaliser un extraordinaire portrait d'un rockeur improvisé, devenu en moins d'un an une icône planétaire, et considéré

aujourd'hui comme une des figures culturelles importantes de la fin du 20^e siècle. Il ne s'agit pas d'un documentaire sur Nirvana ou sur le leader de ce groupe. Pas d'entrevues avec de tierces parties, pas de critiques sociales ou médiatiques ni de matériel d'archive et aucune chanson de Nirvana sur la trame sonore. Seules quelques-unes des célèbres photos en noir et blanc de Charles Peterson (donc facilement différenciables de tout le reste du matériel en couleur) font de brèves apparitions. Cela donne un regard neuf sur l'artiste, permettant au public de mettre de côté son statut de superstar et tous les sombres aspects associés à la fin de sa vie: la drogue, entre autres, et les théories de conspiration entourant sa mort.

Sa veuve, Courtney Love, ne s'est pas opposée publiquement au film, contrairement aux précédents documentaires sur l'artiste, ce qui a permis d'avoir le champ libre face aux maisons de disque et d'ainsi réaliser une excellente trame sonore. Cobain était très porté à faire la promotion des groupes l'ayant marqué ou de ceux qui l'intéressaient et l'approche privilégiée par Schnack, ne sélectionner que de tels artistes pour la trame sonore, est encore une fois des plus avisées.



Des images urbaines accompagnent les paroles de Kurt Cobain.

Gracieuseté Sidetrack films

Le film se déroule en trois actes, nommés selon les trois villes de l'État de Washington qui ont joué un rôle majeur dans la vie de Cobain: Aberdeen, Olympia et Seattle. Les endroits filmés ont tous une signification et le titre *About A Son* s'explique en partie par le fait que Kurt Cobain était un enfant américain, d'un endroit précis à un moment précis. Ses origines historiques et sociales, ainsi que ses influences musicales, ont fait de lui ce qu'il était. À travers ses yeux et ses oreilles nous est révélé un être au propos articulé, un homme intelligent, tendre, et même ambitieux, en contradiction avec l'image si sou-

vent véhiculée de la «star malgré lui».

Il fut donc le cri d'une génération, même s'il s'est toujours défendu d'en être le porte-parole. Si vous faites partie de ceux qu'il a marqués, une chose est sûre, après avoir vu ce film, vous n'écoutez plus jamais sa musique de la même façon. En ce qui me concerne, j'en ai des frissons. ☉

Kurt Cobain: About a Son

Où: Cinéma du Parc

3575, avenue du Parc

Quand: présentement à l'affiche

Combien: 7\$ (étudiant)

En quête de connexion

Le Délit s'entretient avec John Giorno, un vétérán de la poésie sur scène.

littérature

C'est du 1^{er} au 8 février qu'a lieu la septième édition du Festival Voix d'Amériques (FVA), qui a pour but de promouvoir la poésie performée. Cette année, l'invité d'honneur est nul autre que le poète new-yorkais John Giorno, héritier de la *beat generation*, qui se produira trois fois en différente compagnie, pour un plaisir diversifié! Propos recueillis par Marilou Richard.

Le Délit (L.D.): Qu'est-ce que le FVA représente pour vous?

John Giorno (J.G.): [Les festivals] sont les seuls moments où les poètes peuvent se rassembler. Vous savez, vous arrivez dans cette ville que vous ne connaissez pas, pour un bref séjour en compagnie de tous ces gens extraordinaires, à manger, faire la fête et partager de beaux moments. Ensuite, c'est fini, chacun retourne chez soi et vous ne les reverrez peut-être plus



Le poète new-yorkais John Giorno, toujours vivant.

Rolline Lapointe

jamais. C'est une chance unique pour que la communauté poétique se rencontre et échange, ce qui n'arrive pas souvent.

L.D.: Ces rencontres seraient-elles trop rares?

J.G.: En fait, je voyage et je performe beaucoup. Les livres et les magazines sont très importants, mais la performance l'est davantage du fait que c'est le seul temps où l'on connecte avec l'auditoire. Les performances peuvent être faites dans les festivals, mais aussi

dans les bars, les clubs ou autres endroits du genre. Il faut vraiment prendre ce qui se présente à nous.

L.D.: Quelle autre dimension la musique apporte-t-elle à votre travail?

J.G.: Les poèmes sont ce que je fais et j'adore les performances en solo. À d'autres moments, les gens s'assemblent en partant d'une idée. Par exemple, il y a quelques années [en 2006], avec le guitariste espagnol rock Javier Colis, nous avons fait des performances

live en duo à travers tout son pays. Il voulait collaborer avec moi, donc j'ai pris part à ses différents festivals. Même prochainement, lorsque je reviendrai à New York le 16 février, Javier et moi allons performer au Bowery Poetry Club en compagnie d'autres artistes.

L.D.: Que pensez-vous de ce qui se fait sur la scène poétique québécoise?

J.G.: Ce qui est très intéressant en français au niveau de la poésie, c'est sa tendance à jouer avec

les sons, ce qu'on appelle de la *sound poetry*. Montréal et la ville de Québec sont très connectées sur ce mouvement très vivant depuis plusieurs décennies. Le travail de ces poètes sur scène est quelque chose qui m'intéresse beaucoup et je suis donc très impliqué à ce niveau dans la poésie française.

L.D.: Comment abordez-vous les nouveaux médias de communication, comme Internet, et que peuvent-ils apporter aux arts de performance?

J.G.: Je suis poète depuis plus de 50 ans et depuis toujours, même dans les années 1960, le but est de connecter avec le public. Les moyens sont divers et sont ceux que le public choisit d'adopter avec le temps, que ce soit les disques compacts, les radios universitaires, les vidéos, les prestations scéniques ou autres. Internet, c'est une incroyable combinaison de tous ces moyens de diffusion en un seul. C'est un des plus grands phénomènes qui soient arrivés et il permet à une quantité immense de gens de mieux communiquer et connecter entre eux. Internet est en quelque sorte un miracle, et un vrai miracle pour la poésie aussi. ☉

Rasoirs, peignes et astuces

L'Opéra de Montréal s'en donne à cœur joie pour présenter *Le Barbier de Séville*, opéra-bouffe en deux actes de Rossini.

musique

Laurence Bich-Carrière
Le Délit

Il y a présentement deux barbiers chantants en ville, qui tous deux facilitent les visées amoureuses de jeunes hommes épris depuis le premier coup d'œil de jolies blondes que leurs barbons de tuteurs voudraient eux-mêmes épouser. L'un se nomme Sweeney Todd et il tranche des gorges dans un cinéma près de chez vous. L'autre est infiniment plus joyeux: c'est Figaro, le barbier de Séville, dont le charme pétillant fait tout sauf raser ou barber les spectateurs de l'opéra.

«De toute évidence, les chanteurs s'amusez autant que le public.»

Dans l'espoir de voir apparaître à son balcon la belle Rosine (Julie Boulianne, mezzo-soprano), dont il est éperdument amoureux, le comte Almaviva (Frédéric Antoun, ténor) vient chanter une aubade devant la maison du docteur Bartolo (Donato di Stefano, basse), acariâtre grippe-sou et tuteur de la belle. Sur l'air archiconnu de *Largo al factotum* («Ehi, Figaro! Son qua/Figaro qua, Figaro là./Figaro su, Figaro giù...») survient joyeusement Figaro (Aaron St.Clair Nicholson), pétillant chirurgien-barbier, qui promet au comte de l'aider à conquérir Rosine. Son plan: il s'introduira chez Bartolo en feignant être un soldat ivre avec un billet de logement. Mais il doit agir rapidement, car Bartolo a l'intention d'épouser sa pupille «avant la fin du jour», aidé en cela par le vénal don Basilio (Stephen Morscheck, baryton-basse), le maître de musique de Rosine et, surtout, l'allié inconditionnel de qui le paie.

L'Opéra de Montréal avait monté *Le Barbier de Séville*, un des favoris du répertoire comique, en 2000. Ce sont cependant les costumes et les décors de la version de 1976, alors signée Robert Prévost, qui ont été repris et adaptés (Guy Neveu pour les décors, Joyce Gauthier pour les costumes). Alain Gauthier, le metteur en scène, raconte avoir «tout démolé et tout reconstruit, les costumes ont été refaits à partir du concept original, et jusqu'aux accessoires».

Au-delà d'un décor sévillan rafraîchi, mais classique, c'est un jeu d'éventails orangés qui domine la joyeuse pagaille du *Barbier*. «Orange, comme les oranges de Séville», précise Alain Gauthier. Rien d'amer, pourtant, dans la production et l'effet est plutôt réussi: outil de flagornerie pour don Basilio lorsqu'il chante une ode à l'art de la calomnie (*La calunnia è un venticello*) ou instrument d'autorité manié avec vigueur par une garnison de soldats qui fait irruption dans la maison de Bartolo, l'accessoire parvient à souligner l'impulsivité andalouse et le jeu de dissimulation et de tromperie auquel se livrent tous les personnages. Après tout, c'est à partir d'une comédie de Beaumarchais que Rossini et son librettiste, Cesare Sterbini, écrivirent *Il barbiere di Siviglia*...

La musique est irrésistible et l'Orchestre symphonique de Montréal, sous la direction de Jacques Lacombe, soutient sans faille une distribution égale et plaisante. On n'aurait pas regretté un peu plus de projection, qui aurait pu faire ressortir certains airs, mais la texture joviale qui traverse l'ensemble l'emporte dans la bonne humeur générale (c'est un opéra-bouffe après tout, c'est peut-être même l'essentiel).

De l'articulation singulière de Rosine aux soubresauts vocaux dont Bartolo pimentait ses récitatifs, des cabrioles d'un Figaro engageant et vif aux élans fougueux d'un comte hardi, de toute évidence, les chanteurs s'amusez autant que le public, qui se réjouit autant des subterfuges et stratagèmes de Figaro que d'un Bartolo grotesque et obstiné que sa rage étrangle par moments. ☉

Le Barbier de Séville

Où: Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts

Quand: 6,9,11,14 et 16 février

Combien: prix variables



Rosine et Almaviva, les yeux dans les yeux...

Yves Renaud

Quelques mots du metteur en scène...

On a pu le voir à l'œuvre dans *L'Étoile de Chabrier* et dans *Il Tabarro/Suor Angelica*. Alain Gauthier signe cette fois, toujours pour l'Opéra de Montréal, la mise en scène du *Barbier de Séville*. Propos recueillis par Marguerite Tinawi.

musique

Le Délit (L.D.): Vous êtes parfois directeur de scène, parfois metteur en scène. Quelle est la différence?

Alain Gauthier (A.G.): Directeur de scène, c'est mon emploi à temps plein à l'opéra [depuis presque dix ans]. Le directeur de scène appelle les éclairages, fait les horaires de répétition, assiste le metteur en scène lors des répétitions. [L]e metteur en scène, c'est celui qui invente le spectacle, qui dirige les solistes. [...] C'est un nouveau projet et il faut l'inventer.

Bien sûr, quand je fais des mises en scène, j'ai congé de direction de scène! [...] J'ai commencé [ma carrière à l'opéra] en faisant des assistances, puis de petites mises en scène à l'Atelier [lyrique de l'Opéra de Montréal], puis je suis devenu directeur de scène et les mises en scène sont arrivées au fur et à mesure. J'ai donc beaucoup appris en voyant d'autres metteurs en scène travailler. C'est la meilleure école. Même les mauvais nous apprennent beaucoup de choses!

L.D.: Quels étaient vos défis pour la mise en scène du *Barbier*?

A.G.: Le vrai défi, c'est que dans ce genre de contrat, on nous «impose» un décor et des costumes, pour des questions budgétaires. Les maisons d'opéra ont des décors qui leur appartiennent ou louent les décors d'autres compagnies. [...] Le décor dont j'ai hérité est un décor à la fois traditionnel et inventif. [...] Comme le *Barbier* est une comédie assez classique, il faut que les ressorts comiques soient bien mis en place.

Mon second défi était de rendre l'histoire claire parce qu'il y a beaucoup de petits détails. Il faut que le public sache qui est qui, qui veut avoir qui.

L.D.: Est-ce que c'est un opéra que vous aimez?

A.G.: Oui! Absolument! J'adore le style, j'adore cette musique-là et j'adore ce que les chanteurs font parce que c'est un chant qui est très virtuose, avec beaucoup de vocalises, d'airs chantés très rapidement, un peu comme dans la musique baroque. Il y a quelque chose d'un peu surhumain. On se demande comment les chanteurs font pour chanter avec tout ce volume-là, à cette vitesse-là et, en plus, avec autant de subtilité.

L.D.: En parlant de chanteurs, comment cela se passe-t-il avec les «vôtres»?

A.G.: Ça se passe vraiment très bien! En fait, je les connaissais presque tous, sauf Donato di Stefano. C'est un des grands Bartolo, qui chante à travers le monde. J'étais d'ailleurs un peu impressionné au début! Un Italien! En plus, il connaît ce rôle-là complètement. [...] [Il] a apporté beaucoup d'eau au moulin par sa connaissance de la musique de Rossini.

Aaron St.Clair Nicholson (Figaro) est un acteur incroyable. On lui donne un petit coup dans le dos et ça part et ça explose tellement il est créatif. Frédéric Antoun (Almaviva) a tout ce qu'il faut, c'est exactement le type de voix pour l'opéra rossinien. En plus, c'est un beau garçon, qui a l'air d'un prince, alors c'est parfait! Et enfin, Julie Boulianne (Rosina), qui est toute petite, menue, mais qui a une voix... On se demande d'où sort cette voix-là, cette puissance. [...] C'est un plaisir de travailler avec eux!

L.D.: Et pour conclure, est-ce qu'il y a un opéra que vous aimeriez vraiment diriger?

A.G.: Oui! Il y en a beaucoup, mais j'aime beaucoup l'opéra français et j'adorerais monter *Le dialogue des carmélites* de Poulenc. C'est du théâtre chanté, tiré du texte de Bernanos. Tout est beau: la musique est belle, la construction dramatique est parfaite... J'ai fait *Suor Angelica* l'an dernier. Il doit y avoir quelque chose qui m'attire chez les religieuses... ☉

La machine à talents québécoise

Le Délit vous propose un regard sur la place particulière accordée à la relève dans l'industrie de la musique québécoise.

musique



Catherine Côté Ostiguy
Le Délit

On considère souvent Montréal comme l'une des capitales mondiales de la musique. Fièvre représentante du Québec dans ce domaine, elle est le centre d'un impressionnant bassin d'artistes émergents qui, d'année en année, semble prendre plus d'importance. *Le Délit* a voulu se pencher sur la question et comprendre ce qui fait du Québec un milieu si propice à l'apparition de nouveaux talents musicaux.

Avec la scène *underground* qui, depuis quelque temps, s'affirme de plus en plus, c'est dans les bars que l'on risque de faire de belles découvertes. À Montréal, Le Verre Bouteille est un incontournable, invitant régulièrement des artistes de la relève à animer ses soirées. L'Aquarium, un petit bar du quartier Rosemont, est moins connu, mais tout aussi intéressant. Sa programmation fait une place d'honneur aux musiques du monde, au jazz et au blues et a le mérite d'être très variée. Il convient également de mentionner le bar L'Absynthe, situé sur la rue Saint-Denis, où les clients, pour la plupart des étudiants, peuvent assister aux représentations d'artistes de tous les milieux.

Si le *night life* montréalais est si actif, encourageant de ce fait le développement de la musique québécoise, il ne faut pas non plus négliger l'importance des nombreux

festivals musicaux de la province. En effet, l'industrie musicale s'enrichit chaque année de nouveaux artistes issus de festivals et de concours spécialisés, dont la mission première est la découverte de jeunes talents.

Le Festival international de la chanson de Granby, qui en est à sa 39^e édition, est probablement le mieux connu et le plus prestigieux. Il nous a fait découvrir des artistes qui, aujourd'hui, sont au centre de l'actualité musicale. En sont sortis vainqueurs des icônes telles que Luc De Larochellière et Isabelle Boulay, de même que les auteurs-compositeurs-interprètes de l'heure Dumas et Pierre Lapointe.

Le Festival en chanson de Petite-Vallée a, lui aussi, fait ses preuves. Ce qui était d'abord un petit concours local est devenu, après vingt-cinq ans d'existence, un événement hautement respecté par les professionnels de l'industrie, et une autre porte d'entrée pour des artistes de talent. Ce fut le chemin emprunté, entre autres, par Daniel Boucher, qui a d'ailleurs parrainé l'édition 2007 du festival.

Du côté de Montréal, la Société pour l'avancement de la chanson d'expression française (SACEF) a mis sur pied le concours Ma première Place des Arts qui, bien que moins publicisé, est très estimé des membres de l'industrie. Le concours, qui s'étend sur plusieurs mois, présente à chaque semaine des performances dans deux catégories, soit interprète et auteur-compositeur-interprète. Au terme du concours, les

gagnants de chaque catégorie sont sélectionnés par pas moins de quarante juges du milieu de la musique.

Le Délit a rencontré, afin de recueillir ses impressions, Jean-François Moran, l'un des gagnants de l'édition 2005 du concours. N'ayant fait aucune démarche dans le milieu avant sa participation à l'événement, il représente un exemple parfait de l'influence qu'un concours comme celui-là peut avoir sur la carrière d'un artiste. Dans les jours qui ont suivi la finale, Moran nous a confié avoir reçu pas moins d'une douzaine d'offres. Puis, c'est sous la bannière Consult'Art qu'il a produit son premier album, paru en mai 2006. Depuis, sa carrière va bon train, et c'est en grande partie grâce à Ma première Place des Arts.

Si, même dans l'éventualité où il n'aurait pas participé à un tel événement, Jean-François Moran aurait sans doute trouvé un moyen de faire son chemin, il demeure qu'être lancé par un concours comme celui-là est un avantage considérable. La couverture médiatique accordée aux concours musicaux est très importante au Québec. Ainsi, les lauréats bénéficient d'emblée de l'attention des médias, qui s'intéressent de plus en plus à la relève.

Malgré cet engouement marqué pour les nouveaux talents, Moran déplore, comme beaucoup, l'inexistence d'une radio consacrée exclusivement à la musique québécoise. Malgré tout, il remarque que la musique francophone a su, en dépit de l'omniprésence de la musique américaine dans les médias, faire sa place et trouver son public. À travers des organisations comme les Francofolies de Montréal, qui prennent place chaque été au centre-ville de la métropole depuis maintenant 20 ans, la musique francophone bénéficie d'une place de choix. Des événements comme ceux-là

contribuent grandement, pour citer le musicien, à «ouvrir les oreilles de la masse à la musique francophone», tout en gardant, année après année, une place privilégiée aux artistes émergents.

Si l'État joue encore un rôle insuffisant afin d'encourager les nouveaux talents québécois, certaines initiatives ont été prises ces dernières années. Parmi celles-ci, Espace musique, de Radio-Canada, a voulu attirer l'attention sur la relève en créant le volet «Sacré talent!». Depuis déjà quatre ans, l'événement offre à huit artistes de la relève une place particulière, à la fois à la radio, à la télévision et sur le site Web de Radio-Canada. C'est ainsi que des artistes comme Tricot Machine, Damien Robitaille et Jérôme Minière ont pu profiter d'une exposition médiatique importante.

L'effervescence musicale sur le territoire québécois doit donc beaucoup aux différentes organisations qui encouragent l'avènement de nouveaux artistes. Dans une industrie musicale où les festivals et concours musicaux encouragent autant la relève à se démarquer, le public a été habitué à une grande quantité d'artistes émergents. Ainsi, la musique francophone prend, plus que jamais, une place importante sur la scène québécoise, mais également mondiale. On n'a qu'à penser à des artistes comme Pierre Lapointe ou à la formation Malajube qui, malgré le caractère plus marginal de leur oeuvre, ont su s'illustrer à l'étranger.

Mais malgré tout ce qui peut être mis en oeuvre afin de contribuer à l'émergence de nouveaux artistes, il demeure que le milieu est relativement fermé. Beaucoup d'artistes demeurent encore inconnus, et ce n'est pas faute de talent. Restez donc à l'affût, car c'est souvent sur les petites scènes que se cachent les perles rares. ☉

Adresses :

L'Absynthe
1738, rue Saint-Denis
Montréal, QC, H2X 3K6

L'Aquarium
2923, rue Masson
Montréal, Qc, h1y 1x5

Le Verre Bouteille
2112, Mont-Royal Est
Montréal, Qc, H2H 1J8

Jean-François Moran
jfmoran.ca



Matt Stern et Sarah admirent les castors créateurs du Délit.

Montréal, monde de la musique

Découvrez l'univers effervescent des artistes émergents à Montréal.

musique



Charly Feldman
Le Délit

On les voit à la télévision, dans les magazines, dans les journaux. On en entend parler dans les rues, entre amis, chez nous. De New York à Paris, on entend leurs chansons à la radio, on voit leur nouveau clip à la télévision. La puissance et l'omniprésence du *star system* de la musique sont telles qu'elles nous font oublier que derrière les grands noms et les millionnaires, des milliers d'artistes locaux cherchent à s'établir. Rencontre avec quelques-uns de ces musiciens émergents.

Qui sont-ils?

Jason Stein commence tout juste à trouver des *gigs* autour de Montréal, Laurent Bourque et Mathieu Thioly sont en train d'enregistrer leur premier album, Matt Stern vient d'en sortir un. En tant qu'étudiants à McGill, vous avez certainement entendu parler de Kweku & The Movement et de New Groove Orchestra. Des groupes semi-anonymes, jeunes et motivés, qui commencent à percer sur la scène musicale montréalaise. Apprendre la technique instrumentale, se découvrir un talent, écrire des chansons, trouver des *gigs*... L'enchaînement des étapes semble aller de soi. Chacun y trouve pourtant son chemin particulier. Laurent investit tout son argent dans du matériel de musique depuis qu'il a 13 ans. Il jouait dans des clubs d'Ottawa dès son quinzième anniversaire. Jason a été inspiré pendant sa dernière année de secondaire, passée sur un bateau qui faisait le tour du monde.

Laurent décrit la musique comme «l'épitomé de son existence», mais continue tout de même ses études de science politique à McGill. C'est aussi le cas de Jason, étudiant dans le programme *Arts Legacy*. Comme nous, il est obligé de passer des heures innombrables à (tenter de) terminer ses lectures hebdomadaires. Et pourtant, il quitte rarement sa guitare, que ce soit pour se distraire, écrire une chanson ou encore pour une session de *jammings* entre musiciens. Matt Stern, lui, dévoue totalement sa vie à la musique, même s'il n'ose pas encore parler de véritable «carrière». Il explore les milieux artistiques, prend des cours de chant, joue dans la rue et expérimente avec la musique africaine, asiatique, etc. D'autres, comme Mathieu, ont fait des études de musique.

Il faut se défaire des stéréotypes de *sex, drugs and rock'n'roll* des années 1970 et 1980. Comme l'affirme Mathieu, «on n'a plus besoin de consommer drogue et alcool pour s'inspirer "Rimbaud-style"». D'après lui, la nouvelle génération d'artistes émergents serait une génération saine. Elle mange bio et s'adonne au yoga. Ce sentiment semble trouver écho chez un grand nombre d'artistes, qui voient peu d'intérêt à la consommation de drogues.

Par où passer?

L'émergence d'un artiste se fait à deux niveaux. D'une part, c'est un travail de recherche artistique très personnel. Il faut expérimenter, travailler sa musique, son style. Il y a une dimension autoanalytique derrière la démarche. Cela demande de la patience, de la créativité et, bien évidemment, du talent. Une chanson doit être travaillée et terminée avant de pouvoir la montrer, dit Laurent.

D'autre part, le monde de la musique a un côté plus bureaucratique et administratif. Plus il y a d'artistes, surtout indépendants, plus des qualités d'entrepreneur sont nécessaires: il faut pouvoir trouver des *gigs*, négocier, se faire des contacts, prendre l'initiative. Pas moyen d'être timide ou mal organisé, à moins d'avoir un agent ou un bon groupe d'amis pour s'en occuper à sa place (comme Matt ou Jason). Le monde des artistes émergents peut, à partir d'un certain niveau, devenir très compétitif, au point où certains hésitent, malgré leur passion pour la musique, à faire carrière. L'essentiel, selon Mathieu, c'est de ne pas se décourager. La persévérance est la clé de la réussite.

Indie or not indie?

L'évolution technologique affecte directement le milieu des artistes émergents. Depuis l'apparition de Myspace, Limewire et iTunes, les studios d'enregistrement deviennent accessoires et les maisons de production n'ont plus les moyens de financer les artistes. Petit à petit, l'industrie du disque devient obsolète, amenant les artistes à se produire eux-mêmes. Par exemple, New Groove Orchestra a enregistré la totalité de son album dans le sous-sol de son batteur, Max Bernstein. Pour Mathieu, les désavantages, notamment financiers, de l'autoproduction sont compensés par la beaucoup plus grande diversité et la liberté possible. De plus, trouver un label s'avère être une tâche difficile, d'autant plus que le nombre d'artistes qui émergent augmente rapidement.

Cela expliquerait en partie l'explosion du nombre d'artistes *indies*. Ce terme, souvent évoqué dans le milieu, reste très ambigu. On peut généralement le comprendre comme l'abréviation d'«indépendant», qualifiant ainsi un artiste qui n'a aucun contrat formel avec une maison de disque en particulier. Pourtant, il est souvent associé à un genre de musique précis. Artistes émotifs, alternatifs, qui se battent contre la musique trop superficielle du genre pop surcommercialisée. C'est cru et organique, d'après Kweku. D'autres sont moins positifs. C'est le cas de New Groove Orchestra, qui qualifie les musiciens *indies* de «chanteurs qui n'ont pas de voix, qui jouent de la guitare, sont super émotifs, chantent des textes très imaginaires...». Pas étonnant que le groupe mcgillois cherche à créer un front d'artistes unis pour contrebalancer la dominance de la mode *indie*.



Laurent Bourque: il crée.

gracieuseté de l'artiste



New Groove Orchestra: ils créent.

gracieuseté de l'artiste

Et Montréal?

Pour Kweku, «Montréal est la ville idéale pour se développer en tant qu'artistes». Pas seulement grâce aux nombreuses salles pour les accueillir, comme la Sala Rossa, le Club Lambi, Le Divan Orange, le Café Campus, Le Petit Bar et Le Verre Bouteille. La plupart des musiciens émergents mettent également de l'avant l'avantage de la diversité culturelle: le côté francophone européen et québécois, le côté anglophone et les influences africaines, amérindiennes, italiennes... «On le ressent dans la sphère musicale», dit Mathieu. Certes, les milieux anglophones et francophones se fréquentent peu, mais certains artistes sortent du lot et chantent dans les deux langues: Matt Stern, mais aussi Thomas Hellman, Antoine Gratton, Coral Egan... Certains lieux, comme le café Kalmunity (particulièrement le mardi soir) servent de point de rencontre entre diverses cultures et musiques de Montréal. ☺

Où les trouver?

www.laurentbourque.com
www.myspace.com/jasongarystein
www.myspace.com/matthewstern
www.thioly.com
www.kwekmovement.blogspot.com
www.newgrooveorchestra.com

Où les voir?

- Jason Stein à la Sala Rossa le 21 février à 21h00
- New Groove Orchestra au Gert's le 21 février à 21h00
- Kweku & The Movement au bar Les Saints le 23 février à 20h00 (pour le lancement de son album!)
- Matt Stern au Centre St-Ambroise le 29 février à 20h30

Planchet et Rossinante

La troupe Advienne que pourra présente au Théâtre Denise-Pelletier une version bouffonne des *Trois mousquetaires*.

théâtre

Vincent Beaudouin

Le Délit

Dans la salle brumeuse du Théâtre Denise-Pelletier, la jeune troupe Advienne que pourra, à qui l'on doit entre autres l'adaptation en 2006 d'une pièce méconnue de Molière, *Le Dépit amoureux*, donne sa vision d'un épisode fameux de la littérature française: «Les Ferrets de la reine» d'Alexandre Dumas, extrait des *Trois mousquetaires*.

L'histoire, maintes fois portée à l'écran sans qu'aucun réalisateur n'ait vraiment rendu justice à l'œuvre, chacun la connaît. D'Artagnan, un benêt que sa naïveté rend attachant, quitte sa petite bourgade natale accompagné de sa jument Rossinante et de son fourbe valet Planchet pour gagner Paris et tenter d'y devenir mousquetaire. À peine débarqué dans la capitale, notre homme, à qui son père a recommandé de prouver sa bravoure chaque fois que cela serait possible, demande le même jour et par trois fois réparation pour son honneur bafoué: c'est de cette manière qu'il rencontrera Athos, Portos et Aramis. Dès lors, une forte amitié naît entre les quatre hommes et voilà notre D'Artagnan plongé au beau milieu des intrigues de la cour et de la passion souterraine que nourrit la reine pour le duc de Buckingham.

Pour déstabiliser le royaume, le cardinal de Richelieu tente de mettre à jour cet amour et quatre mousquetaires ne seront pas de trop pour l'en empêcher... Voilà sobrement résumée l'une des histoires les plus retorses des épopées littéraires, fourmillant d'intrigues et de personnages secondaires, illustrant toutes les affres de l'âme humaine... Une somme difficilement transposable sur scène.

C'est en cela que le travail mené par la troupe Advienne que pourra est impressionnant. Si, en un peu moins de deux heures, les méandres de la pensée d'Alexandre Dumas ne pouvaient être illustrés exhaustivement, une vraie cohérence se dégage de la pièce. L'art de l'ellipse est bien maîtrisé, les scènes marquantes sont respectées et Frédéric Bélanger, le metteur en scène et auteur de l'adaptation, n'a rien trahi du souffle qui anime l'intrigue de Dumas père. Reconnaissons toutefois qu'à certains endroits, c'est plutôt l'œuvre qui s'est adaptée à la troupe: les personnages masculins, dominant en nombre les féminins dans l'œuvre de l'écrivain, sont parfois joués par des actrices, chacun des acteurs se voyant en outre attribuer deux rôles, ce qui contribue parfois à perdre quelque peu le spectateur.

Autre caractéristique de la pièce, Frédéric Bélanger a pris le parti d'appliquer des masques tout droit sortis de la *commedia dell'arte* sur certains visages. Si quelquefois le ressort comique n'existe que grâce à ces masques, au



Les bouffonneries, ce n'est pas vraiment drôle.

Luc Lavergne

moins ont-ils l'avantage d'éviter une dispersion du spectateur (près de vingt personnages différents se disputent les planches). Mais les masques deviennent vite l'emblème de la voie choisie par Frédéric Bélanger, celle de la bouffonnerie. Car Planchet, le valet ivrogne, voleur et rusé de D'Artagnan, quasi omniprésent, est celui qui donne le souffle d'une adaptation qui se veut résolument comique, tournant plus que souvent au ridicule. Si la pièce a fait rire de bon cœur la quasi-totalité du public, elle n'est pas parvenue à nous arracher le moindre sourire. Humour enfantin,

voire même puéril, braillard et commun: la pièce nous est apparue franchement pénible. Grand spectacle (théâtre de marionnettes, chants...) sans grands moyens, *D'Artagnan et les trois mousquetaires* est une pièce à éviter. ☹

D'Artagnan et les trois mousquetaires

Où: Théâtre Denise-Pelletier, Salle Fred Barry

Quand: Jusqu'au 16 février

Combien: 24,50\$

Chronique estudiantine Vanaka Chhem-Kieth

«CHACUN POUR SOI ET LA BEAUTÉ pour tous.» Voilà ce que pourrait être la devise de la Suède, pensais-je alors que je rêvais d'elle. On connaît tous les grandes blondes filiformes, les champions de sports d'hiver à la carrure découpée au laser dans un rocher de muscles, le design IKEA et la classe Volvo; pourrait-on me reprocher d'avoir osé fantasmer sur un pays où absolument tout le monde serait beau et gentil? Je préfère vous laisser répondre dans votre propre intimité.

C'est donc armé de 23 kilos de stéréotypes au bout de chaque bras, bien tassés dans deux valises flambant neuves, que j'ai mis les pieds le 16 janvier dernier à l'Aéroport international de Stockholm pour un séjour de six mois à l'Université d'Uppsala.

Seulement dix petits jours que je suis là et je ne saurais par quoi commencer. L'accueil avant tout: c'est un véritable truc de dingue. Les quelque 400 étudiants étrangers sont arrivés à deux jours d'intervalle, dans la petite ville glacée aux façades colorées d'Uppsala. À peine le temps de récupérer nos clés et de prendre nos quartiers dans nos appartements (meublés mur à mur par IKEA, bien sûr!) que la folle vie étudiante suédoise nous aspirait... De *fikas* en *fikas* (cafés et collations à la suédoise – un incontournable de la culture locale!), en passant par des dégustations gastronomiques, des visites de la ville, on ne nous a pas donné une

Premier pas en Suède

seconde pour souffler. Et pour nous pousser à tisser des liens à la vitesse grand V, chaque jour a donné lieu à des soirées dans des boîtes et des pubs, le tout bien arrosé, il va sans dire.

Toutes ces activités sont organisées par les «nations». Au cœur de la vie étudiante, ces associations étudiantes sont une sorte de fusion entre les associations étudiantes québécoises et les fraternités et sororités. Elles existent à Uppsala depuis plus de 400 ans (l'«uni» existe depuis 1477!) et rythment le quotidien estudiantin. Chacune à son propre pub, organise des *fikas* quotidiennes, entretient son restaurant, se transforme en boîte rock, hip hop ou techno du lundi au dimanche... Le tout en treize exemplaires et bien souvent dans des cadres idylliques: de vieilles bâtisses à l'architecture impressionnante, garnies de lustres et de gigantesques portes de bois sculpté.

Côté stéréotypes, il y en a qui hésitent à tomber. Certes, les Suédoises et les Suédois ne sont pas tous des méchants pétards, grands, blonds et athlétiques... Il reste que la population suédoise d'Uppsala (par ailleurs très étudiante, les enfants et les papies sont aussi rares qu'une grande blonde au fin fond de la Chine rurale) domine de loin, en nombre, le contingent de blondes et blonds peroxydés de Montréal. De plus, tout le monde se déplace à vélo, sans considération aucune pour les caprices de la météo. C'est déjà là un argument



non négligeable pour alimenter le stéréotype de l'athlète scandinave! Les cafés ultra-designs, quant à eux, côtoient une architecture vieille de plusieurs siècles.

Ce ne sont là bien sûr que les premières impressions d'un échange qui m'amènera inévitablement à connaître plus en profondeur un pays plutôt méconnu. Je suis désormais prêt à plonger en apnée dans la culture suédoise et je m'engage à partager avec vous mes futures découvertes. À commencer par les cours qui tardent à prendre leur envol, avec seulement deux petites heures d'introduction au comp-teur mercredi dernier... *Hej Dâ* (au revoir)!

Vanaka tient la chronique de la vie estudiantine depuis septembre dernier. Fou amoureux du Délit, il n'a pas voulu le laisser pour un grand et blond magazine suédois.

COURRIER DU COEUR DÉLITE



CE N'ÉTAIT PAS UNE BLAGUE, CUPIDON EST VRAIMENT L'ARTISTE EN RÉSIDENCE DU DÉLIT EN FÉVRIER.

**QUESTIONNEMENT
SENTIMENTAL?
TROP-PLEIN ÉMOTIF?
LAVEZ VOTRE LINGE
SALE AMOUREUX
DANS NOS PAGES!**

VIDEZ-VOUS LE COEUR À
SOCIETE@DELITFRANCAIS.COM
AVANT LE JEUDI 7 FÉVRIER.

Brèves culturelles: poésie, cinéma québécois et démolition

compilé pendant le Super Bowl
par Pierre-Olivier Brodeur et Lawrence Monson

CINÉMA

À la limite

C'est ce vendredi, le 8 février, que le film québécois fort attendu *Borderline* prendra l'affiche. Réalisé par Lyne Charlebois, il s'agit d'une adaptation de deux romans d'autofiction de la populaire auteure québécoise Marie-Sissi Labrèche, *Borderline* (Boréal, 2000) et *La brèche* (Boréal, 2003). Le scénario, signé conjointement par l'écrivaine et la réalisatrice, entremêle les deux œuvres afin de présenter la vie d'une femme souffrant de trouble de la personnalité limite. L'actrice Isabelle Blais interprète le personnage de Kiki (l'*alter ego* fictionnel de Marie-Sissi Labrèche), Sylvie Drapeau celui de sa mère; Angèle Coutu incarne la grand-mère qui élève Kiki. (Le Devoir)

THÉÂTRE

Le vieux Quat'sous disparaît

L'ancienne synagogue qui pendant quatre décennies a abrité le Théâtre de Quat'Sous sera démolie aujourd'hui. L'édifice situé sur la rue des Pins sera remplacé par un nouveau théâtre qui coûtera quatre millions de dollars et sera deux fois plus grand que l'ancien bâtiment. En plus d'une salle de spectacle moderne, ce projet, financé en grande partie par Québec, bénéficiera d'une salle de répétition ainsi que de luxueuses loges et de spacieux espaces publics. Le nouveau théâtre devrait être prêt à recevoir les spectateurs durant la saison 2009-2010. Entre-temps, le Théâtre de Quat'Sous poursuit sa «saison itinérante» avec la pièce *Les Mondes possibles*, dont la dernière supplémenteaire aura lieu cette semaine. (Radio-Canada)

MUSIQUE

Festival Voix d'Amérique

Le Festival Voix d'Amérique se déroule cette année du 1er au 8 février. John Giorno, infatigable poète new-yorkais et figure emblématique de la *beat generation*, est l'invité d'honneur de cette 7^{ème} édition (voir entrevue p.10). Une fois de plus, le *spoken word* (poésie performée) est au rendez-vous avec la performance d'artistes venus de tous lieux. Au programme: un spectacle interdisciplinaire, La Salle des pas perdus, à l'Ex-Centris, des soirées aux performances variées (Body and Soul 5, Jérôme Minière, Combat contre la langue de bois, et Cabaret DADA) à la Sala Rossa, des cinq à sept quotidiens gratuits et des cabarets Shift de Nuit à «micro ouvert».

www.fva.com



Les rêveries du lecteur solitaire

Pierre-Olivier Brodeur

COMME L'EXPLIQUAIT MON prestigieux et très estimé collègue Mathieu Ménard, le postmodernisme a eu une influence majeure sur l'esthétique du XX^e siècle, peu importe le domaine. Ce courant, ou plutôt cette vision du monde, a également eu des impacts institutionnels majeurs, dont le décloisonnement disciplinaire. Jadis compartimentés et séparés par d'étanches cloisons théoriques, les différents champs de connaissances sont aujourd'hui conçus comme des catégories mentales aux frontières floues et poreuses. Il n'est pas rare de voir des littéraires s'intéresser au cinéma, aux arts visuels, à la politique, à la didactique ou à l'histoire. «Interdisciplinarité» et «intermédialité» sont devenus des termes courants en études littéraires: ça fait tendance et les organismes subventionnaires aiment ça.

Armé de la caution morale des plus prestigieux esprits universitaires (oui, toute une introduction pour arriver à ça), je me lance. C'est avec le désir d'être dans le vent et avec le mince, mais tenace espoir de recevoir un chèque juteux de nos bureaucraties culturelles que je dédie ces lignes à un des plus illustres chansonniers. Les lecteurs les plus sagaces auront déjà déduit, du titre de cette chronique, qu'il ne peut s'agir que de Georges Brassens (quoi que, en toute honnêteté, il aurait pu s'agir aussi de Moustaki, de Brel tentant de passer incognito, de la carrière secrète de Groucho Marx ou de la vocation avortée du petit père des peuples).

Brassens, c'est bien sûr cet artiste irrévén-

rencieux, voire pervers, qui chante la masturbation, le cocufiage et les aléas de la fornication. Le caractère scabreux de nombre (de la majorité?) de ses textes ne devrait pourtant point occulter que l'œuvre de Brassens témoigne d'un engagement poétique certain. Outre sa propre plume, riche et subtile, qui allie le mot juste à l'image vive, il a repris et adapté de nombreux poèmes, certains canoniques («La ballade des dames du temps jadis», de Villon), d'autres plus obscurs («L'homme à la carabine», de Victor Hugo).

Ce mélange de poésie et d'espièglerie caractérise la manière dont Brassens approche la mort. Je ne parle nullement ici de son magnifique «Mourir pour des idées» (véritable argumentaire, aussi beau que solide, contre les extrémismes de tous poils), mais plutôt de ses deux épitaphes: «Supplique pour être enterré à la plage de Sète» et «Le testament». Car s'il est facile de parler de la mort, parler de la sienne avec sincérité l'est beaucoup moins.

La supplique, une chanson lente, au rythme évoquant presque un reggae avant l'heure, est la vision d'un homme qui a passé sa vie à se moquer de la camarade et qui, sentant sa dernière heure approcher, tourne ses regards vers la plage de son enfance. «Vous enverrez un peu / l'éternel estivant, / qui fait du pédalo / sur la vague en rêvant / qui passe sa mort / en vacances.» Une mélodie lente et sereine, une mort douce et reposante, et le fantasme d'une éternité à épier de jeunes et plantureuses baigneuses...

Le moustachu



Ne vous laissez pas méprendre par le rythme léger et joyeux du «Testament»: la vision de la mort qui y est présentée est crue et directe. Brassens y supplie pour plus de temps, pour «encore une fois dire je t'aime / encore une fois perdre le nord», mais sait ce qui l'attend. Le constat qu'il dévoile dans les vers finaux est sans pareil par sa lucidité éclatante: «Me v'là dans la fosse commune / la fosse commune du temps».

Comment se fait-il que ces mots si durs fassent sourire? Peut-être est-ce leur simplicité frustrante, peut-être l'incongruité d'une telle conclusion pour une chanson à l'air si entraînant. Toujours est-il que ces paroles d'outre-tombe cristallisent une conception tout à fait postmoderne de l'être humain. Un être humain désabusé, lucide, qui a abdiqué son trône de roi de la création. Et qui refuse l'éternité.

**Réunions de la section
Arts&Culture : tous les
mardis à 16h30 au Gert's**

Le Délit vous propose

Le Barbier de Séville

Opéra de Montréal
(cf. page 11)

¡Cuba!

Musée des beaux-arts de
Montréal
(cf. page 16)

Sous les palmiers, les artistes

Jusqu'au 8 juin, *¡Cuba! Art et histoire de 1868 à nos jours* invite les visiteurs à découvrir cette île souvent visitée, mais rarement comprise.

arts visuels



Guillaume Dutil

Le Délite

La commissaire générale du Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM), Nathalie Bondil, n'est pas peu fière d'avoir réussi à attirer ici la plus importante exposition sur l'art cubain jamais sortie de l'île. Celle-ci regroupe quelque 400 œuvres provenant des collections nationales cubaines, de musées américains comme le Museum of Modern Arts (MOMA)

de New York, ainsi que de collections privées.

L'exposition *¡Cuba! Art et histoire* permet de situer l'art de Cuba au sein des grands courants artistiques qui ont marqué le XX^e siècle. «Cuba n'est pas une école provinciale; c'est un carrefour culturel, souligne Mme Bondil. Les artistes cubains ont toujours eu le besoin de s'alimenter aux avant-gardes, d'où qu'elles soient». Impressionnisme, puis art nouveau, futurisme et cubisme se mêlent tour à tour aux racines afro-caribéennes et aux influences d'artistes mexicains importants comme Rivera ou Orozco.

Les grands peintres du siècle s'appellent Wilfredo Lam, Mario Carreño, Marcelo Pogolotti, Jorge Arche. Leurs styles composites continuent d'alimenter la quête identitaire cubaine. Lam, peintre cubiste membre en règle de l'École de Paris, comptait parmi ses admirateurs Pablo Picasso et André Breton (excusez du peu!). Il s'est aussi fait l'auteur d'un manifeste plastique pour le Tiers monde, qui marque son engagement envers son pays d'origine.

La révolution socialiste cubaine est racontée en images par les clichés d'Oswaldo Salas et Alberto Díaz «Korda», l'auteur d'une certaine photo de Che Guevara (oui, celle des t-shirts). Son *Revolucionario heroico* est bien là, entouré de nombreuses autres prises non moins remarquables. À voir aussi, une série d'affiches des premières décennies castristes, «expression illustrée de la réorganisation du pays en cours». Mme Bondil insiste cependant sur le fait que le régime n'a jamais tenté d'imposer aux arts l'esthétique rigide du réalisme socialiste, contrairement aux dirigeants soviétiques et chinois. L'ennemi de la révolution étant «le capitalisme et non l'art abstrait», selon les dires mêmes du *comandante* Fidel Castro.

Une des pièces maîtresses de l'exposition est la murale collective dite du Salon de Mai, réalisée en 1967 par 26 artistes. Ce trésor national de 55 m², fait en hommage à la révolution, sort de Cuba pour la première fois en 40 ans. L'œuvre urbaine et engagée du futuriste Marcelo Pogolotti se voit aussi accorder un espace considérable, la commissaire souhaitant qu'elle reprenne la place qui lui est due.

L'art contemporain donne une mesure de la vivacité de la scène artistique cubaine. «L'art cubain n'a jamais été et n'est toujours pas un art de décoration. C'est avant tout un acte posé par les artistes», explique Mme Bondil. L'artiste cubain Antonio Fernández «Tonel» renchérit: «Malgré une certaine marchandisation, l'art cubain demeure très dynamique. Les thèmes ont changé, mais il y a toujours une grande variété de styles et de sujets». Au rez-de-chaussée, la salle le StudiO présente d'ailleurs le fruit d'une collaboration artistique entre des cégépiens et des étudiants en art de l'Academia El Alba de La Havane, un aperçu de l'ampleur du réservoir de talent qui existe à Cuba.

Le portrait qui ressort de l'exposition est tout en nuances, tant dans la forme que dans le propos. Des affiches et des photos des premières années du régime Castro côtoient les œuvres de dissidents en exil. Mme Bondil raconte d'ailleurs l'émotion de certains artistes cubains qui ont pu admirer ici pour la première fois des œuvres majeures d'avant la révolution, aujourd'hui dans des collections américaines. «Nous jouons un rôle de pont. Plus qu'une réunion d'œuvres, l'exposition est une réunion de gens», explique la commissaire. Le musée s'attend d'ailleurs à un important flux de visiteurs en provenance des États-Unis. ☉

¡Cuba! Art et histoire de 1868 à nos jours

Où: Musée des beaux-arts de Montréal
1380, rue Sherbrooke O.

Quand: Jusqu'au 8 juin 2008
Combien: 7,50\$ étudiant



Cundo Bermúdez, *Le Balcon*, 1941.

gracieuseté The Museum of Modern Art

IDRC  CRDI

Canada

**NI SUCCÈS
DE LIBRAIRIE,
NI ROMANS
À BAS PRIX,
QUE VÉRITÉ
ET JUSTICE.**

Nos livres ne se vendent pas par millions, mais ce sont des lectures essentielles. Au Centre de recherches pour le développement international (CRDI), nous offrons des *livres gratuits en ligne* qui portent sur le travail qui se fait en développement international et qui pourrait se traduire par une vie meilleure pour des millions de personnes. Voyez par vous-même à www.crdi.ca/deslivresquicomptent

La Semaine du développement international (du 3 au 9 février) représente l'occasion idéale de réfléchir à ce qui se passe dans le monde.



Marcelo Pogolotti, *L'Intellectuel ou Jeune intellectuel*, 1937

Gracieuseté Museo Nacional de Bellas Artes, La Havane